



Tourisme dans la Lorraine allemande en 1943

Gabriel WILD

Directeur de Recherche Émérite au CNRS

22 02 2021

Je suis le fils d'un mariage franco-allemand :

Mon père était un pasteur luthérien alsacien, lui-même de mère allemande et de père alsacien. Son père était né en 1879 ; il était postier et avait eu son premier poste à Berlin, où il s'est marié avec une Prussienne et est retourné en Alsace. Il a fait la guerre sous le casque à pointe sur le front russe. Mes grands-parents se sont saignés aux quatre veines pour faire faire des études à leurs trois fils, et mon père ainsi qu'un de ses frères ont fait des études de théologie protestante à l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand pendant la "drôle de guerre".

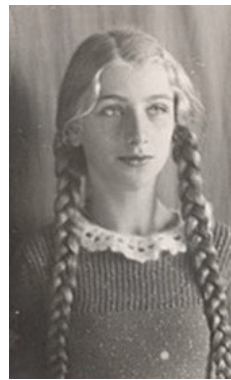
Mon père a ensuite perdu une première fois la guerre en tant que soldat français et a été fait prisonnier par les Allemands à Saintes. Il réussit à s'évader et rentra en Alsace. Le Président de son Église lui offrit alors la possibilité de suivre un semestre d'études dans deux universités allemande : Leipzig, puis Erlangen. Les facultés de théologie fréquentées par mon père étaient plutôt du côté de l'Église confessante, opposée à ceux qui professaient un christianisme arien (les "Deutsche Christen").

A Erlangen, mon père chantait dans une chorale protestante avec un de ses copains de la fac, alsacien comme lui. Ils y rencontrèrent deux étudiantes en médecine, Gudrun (ma mère) et Ev (Eva), avec lesquelles ils se fiancèrent. Ma mère m'a raconté que ces étudiants disaient publiquement que le peuple juif était et restait le peuple élu de Dieu, ce qui les avait impressionnées. Pour connaître la patrie de leurs fiancés, les deux amies décidèrent de continuer leurs études à Strasbourg.



Gudrun et Ev.

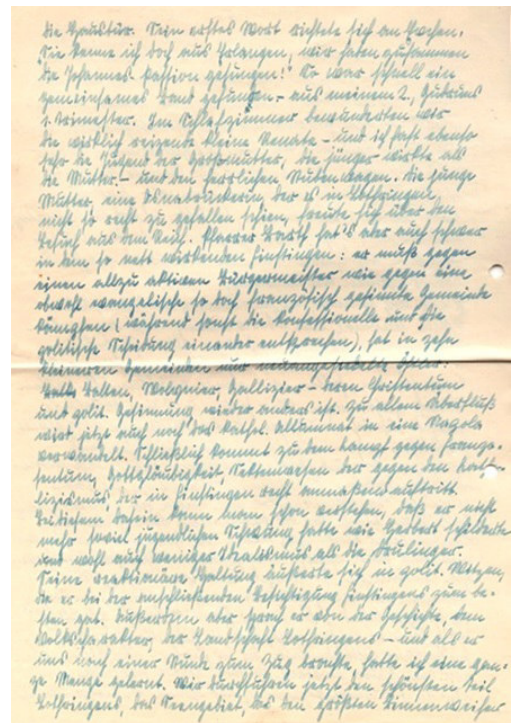
Le texte qui suit est un extrait du journal de voyage d'une excursion que firent Ev, Gudrun et de sa sœur Waltraud (ma tante), qui était alors étudiante en lettres et en philosophie à l'université de Marburg. A l'époque des faits, Ev a 20 ans, Gudrun 19 ans et Watraud 20 ans. Sur la photo ci-contre, cette dernière est plus jeune, sans doute 17 ans. C'est elle qui tient la plume. Elle est imprégnée de l'idéologie dominante et évidemment



Waltraud

persuadée de la supériorité de la culture germanique !

Leur voyage va de Drulingen à Fénétrange, en passant par Kirrberg, Fénétrange, Metz, Thionville, Sierck, et vers Trèves. À Fénétrange elles rencontrent le Pasteur. Il a, lui aussi, été étudiant à Erlangen où il a épousé une allemande. Lorsque les trois amies arrivent, la femme du pasteur vient d'accoucher d'une petite Regine.



Extrait de l'original du texte de Waltraud, écrit en gothique bien calligraphié. Les textes de ma mère, gauchère contrariée et étudiante en médecine, sont bien plus difficiles à lire



Ev et Gudrun en 1944 dans l'usine de pâtes alimentaires où elles effectuaient le service obligatoire auquel tous les étudiants-e-s devaient se soumettre

Quatre kilomètres à pied entre Kirrberg et Fénétrange, par une pluie battante ; il faut un peu se forcer pour aller pieds nus dans l'herbe cueillir un bouquet de fleurs des champs. Nous pensions que Fénétrange était un petit village comme Drulingen ; quelle ne fut pas notre surprise en voyant une petite ville ancienne, avec une porte impressionnante, des restes de murailles, un petit château Renaissance au bord de la Sarre.



Fénétrange avant la guerre (carte postale ancienne)

Le presbytère protestant jouxte une belle église catholique de style gothique. Comme nous n'avions pas envie d'utiliser la cloche qui servait de sonnette, nous avons chanté sous la pluie "Wir kommen all und gratulieren" (Nous venons tous pour vous congratuler). Les habitants de Fénétrange devaient être surpris, ainsi que le pasteur Barth qui ne savait pas que l'annonce de naissance était déjà parue dans le journal local, qui mettait quelques jours à arriver d'Alsace en Lorraine.

Le pasteur Barth venait de revenir trempé d'un autre village et nous a ouvert la porte en pantoufles. Il s'adressa à Ev : "Vous, je vous connais, nous avons

chanté ensemble la Passion selon Saint-Jean à Erlangen". Nous sommes entrées dans la chambre à coucher et avons dûment admiré la petite Regine, qui est vraiment charmante, la grand-mère qui avait l'air plus jeune que sa fille, ainsi que son merveilleux berceau. La mère, originaire d'Osnabrück et peu heureuse d'être en Lorraine, était contente d'avoir de la visite du "Reich".

Le pasteur Barth a un travail difficile et est coincé entre un maire très activiste (pour le nazisme), une paroisse protestante plutôt francophile, bien que germanophone, une paroisse catholique qui se croit seule représentante du christianisme... De plus, le gouvernement a installé dans d'autres villages du coin des réfugiés de l'Est (pays baltes, Wolhynie, Galice) dont les traditions religieuses et les opinions politiques sont difficilement compatibles avec celles des autochtones. Enfin, le petit séminaire catholique local a été transformé en "Napola" (Nationalpolitische Erziehungsanstalt : établissement d'éducation à la politique nationale).

Avec tout ce travail, il n'est pas étonnant que ce pasteur ait perdu de son idéalisme (*dans la novlangue du troisième Reich, Idealismus signifie accord avec l'idéologie national-socialiste*), ce qui se traduisait par des blagues politiques (*antinazies*) qu'il nous racontait en nous faisant visiter Fénétrange, par ailleurs, lorsqu'il nous a accompagnées à la gare, nous avons beaucoup appris sur l'histoire et la mentalité de cette partie de la Lorraine (*note de G. Wild : j'ai eu ce même pasteur Barth comme professeur de religion au lycée d'état de garçons de Haguenau dans les années 1960*).



L'étang de Mittersheim (carte postale ancienne)

Le train nous a ensuite fait passer par une des parties les plus belles de la Lorraine, le pays des étangs. Notre train traversait sur une levée l'étang de Mittersheim, et le spectacle me rappelait des paysages du Brandebourg, dans sa majesté un peu mélancolique. Notre tortillard nous amena ainsi à Metz. Depuis Saverne, tous ceux qui connaissaient cette ville nous avaient dit de nous méfier

de Metz ; nous n'avions donc pas d'attentes particulières ; nous allions gaiement par la Schlageterstrasse (*maintenant rue Gambetta*), avons vu la tour Camoufle (reste de fortification) et la porte imitée d'une porte romaine et sommes arrivées à l'énorme place Adolf Hitler (*maintenant place de la République*) avec le palais de justice.

Nous entendîmes soudain un cri : un enfant avait été renversé par un tramway ; tout-à-coup, comme si on avait piétiné un nid de guêpes, les badauds et curieux fourmillaient sur la place ; ce peuple ! On entendait encore et toujours du français, sortant de femmes maquillées (*symbole de décadence dans le 3^{ème} Reich*) ou de figures à la Tartarin de Tarascon. Nous autres avec nos Rucksacks faisons figure de sensation.



Schlageterstrasse à Metz (carte postale ancienne)

Nous traversâmes la foule pour arriver à notre hôtel, le "Metzer Hof" (*quelqu'un sait de quel hôtel il s'agit ?*). D'après le prospectus, c'était un bon hôtel ; les autres hôtels étaient peut-être pareils... Pour arriver au comptoir, je devais contourner un groupe de filles à matelots au sourire plâtré sur leur figures, qui chantaient et faisaient de la musique, traverser un groupe de clients en train de se saouler, si ce n'était déjà fait, pour atteindre l'hôtelier, lui aussi déjà très gai. Le vin rouge avait fait son effet, mais il nous donna les clefs de deux chambres que nous réussîmes à trouver dans cette énorme maison. Gudrun et moi avons partagé un lit de milieu, Ev dormait un étage plus haut.

Nous nous habillâmes en dimanche et partîmes faire une première visite de la ville : première étape, trouver à manger, pas évident un soir de lundi de Pentecôte. Nous étions contentes lorsque nous réussîmes à avoir un steak dans un endroit bondé et pensions avec nostalgie au Kouglouf que nous avons mangé à midi la veille.

Ensuite nous commençâmes la visite de la ville, Ev nous guidant avec un plan de Metz. Les arcades, sont beaucoup moins belles et allemandes que celles de Bozen (*Bolzano en Tyrol du Sud*) ou de Strasbourg. Ce qui

était le plus allemand, c'était la porte des Allemands, une fortification médiévale entourée par un bras de la Moselle. Après avoir longé le mur Nord, nous débouchâmes sur une belle et large rue où malheureusement nous avons croisé des soldats allemands ivres ou vomissant (nous avons honte pour eux, c'était un scandale). Nous étions heureuses d'être à trois.



La Tour des Allemands (1918)

Nous avons beaucoup aimé l'église gothique Sainte Ségolène, forme et couleur, alors que je n'ai pas trouvé de contact personnel avec la cathédrale, ce colosse asymétrique noir de poussière. Je pense que c'est plutôt du gothique français que rhénan. Mais ce qui m'a plus choqué que le côté étranger (*français*), c'était combien les Français avaient laissé périliter la cathédrale, les églises et les maisons bourgeoises, pour que cette ville devienne une insignifiante ville de province. Il y en aura pour des années de remise à niveau ! Cela a en partie été fait pour les rives de la Moselle, avec la floraison des roses et le parfum des tilleuls. Mais le froid (on ne se serait pas cru en été) nous fit rentrer à l'hôtel. Nous avons béni le couvre-feu qui a arrêté le bruit qui montait du rez-de-chaussée.

Après avoir réglé notre facture (en français !), nous sommes passées par la "Römer Straße" (*rue Serpenoise*), une des principales rues commerçantes de Metz, mais, à notre surprise, les magasins étaient moins bien achalandés et plus tristes qu'à Strasbourg ; nous avons ensuite visité la cathédrale qui de l'intérieur est beaucoup plus belle et harmonieuse que de l'extérieur, en particulier sa nef gothique vraiment magnifique.

Nous avons ensuite pris le train jusqu'à Thionville (environ une heure de trajet), jolie petite ville sur la Moselle avec un port, une cour de château Renaissance et des rives de Moselle bien aménagées. La ville nous plaisait, et les magasins n'étaient pas tout vides ; Gudrun et Ev ont acheté un sac à provision. Cet intermède à Thionville se termina par une délicieuse glace au lait entier. Dans le train nous avons mangé quelques tartines comme repas de midi, avons appris un chant à trois voix



Thionville (39-45)

pour temps de pluie, mais le ciel se dégageait. La voie de chemin de fer longeait la Moselle et les premiers vignobles ; le paysage était merveilleux. Nous passâmes l'ancienne frontière française et quittâmes le train à Perl, où se rencontraient les frontières du Luxembourg, de la Lorraine et l'Allemagne.....

Que sont-elles devenues ?

Waltraud n'a pas pu finir son doctorat en lettres, son patron de thèse étant mort dans un bombardement. Elle a été, après la guerre, professeur d'allemand et d'anglais dans un lycée réputé de Halle, en "zone russe" (la future RDA). En 1950, elle apprit que la STASI allait l'embarquer

et a pris la fuite vers l'Ouest par la "Grüne Grenze" (frontière verte, le mur n'était pas encore construit)). Elle a retrouvé un travail de professeur d'anglais et d'allemand à Essen dans la Ruhr, et a terminé sa carrière comme "Oberstudiendirektorin" (proviseur) d'un lycée de filles. Elle faisait de très beaux cadeaux à ses neveux, et il fallait lui faire des réponses en allemand (pas trop facile pour nous autres alsaco-lorrains qui parlions couramment l'allemand, mais avions appris à lire et à écrire en français). Comme beaucoup de ses compatriotes, Waltraud ne s'est jamais mariée, les hommes ayant été décimés par la guerre

Ev et Gudrun ont quitté l'université de Strasbourg pendant l'été 1944, et ont fini leurs études de médecine à Göttingen, puis Leipzig (j'ai quelque part le diplôme de doctorat de ma mère, en latin !). Elles ont été chirurgiennes à l'hôpital de Torgau (en Saxe) l'une après l'autre, pendant que leurs fiancés étaient rentrés en France après avoir perdu une deuxième fois la guerre, cette fois en uniforme de la Wehrmacht. Elles ont décidé l'une et l'autre de rejoindre leurs fiancés, ce qui revenait à brûler leurs vaisseaux, puisqu'un diplôme allemand n'avait évidemment aucune valeur en France dans les années 1950. Après bien des péripéties, elles ont réussi à rejoindre leurs fiancés et se marier et ont été "femmes de pasteur" en Lorraine, puis en Alsace.
